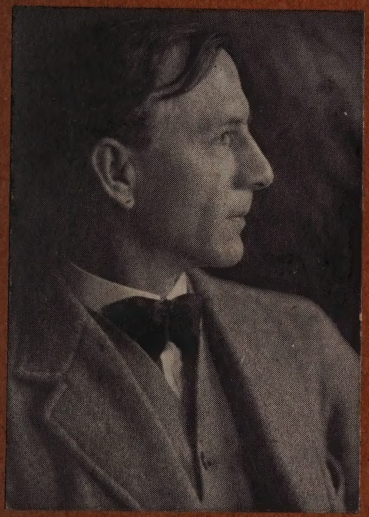
NOS ARTISTES



Rodolphe Strebelle

par

Georges MARLOW

Édition de "Savoir et Beauté"
Revue d'Art et d'Enseignement
1925

11/19 540

Dans la même collection :

Le peintre Anto Carte, *par Marius Renard* (épuisé).
Le peintre Paul Leduc, *par Arthur De Rudder* (épuisé).
Les Ex-Libris, *par Jules Potvin* (épuisé).
Le sculpteur Victor Rousseau, *par Charles Gheude* (épuisé).
Le peintre Allard L'Olivier, *par Marius Renard* (épuisé).
Le peintre Pierre Paulus, *par Sander Pierron.*
Le peintre Amédée Lynen, *par Raoul Ruttiens* (épuisé).
Les Arts industriels, *par Marius Renard.*
L'École de Gravure de Liége, *par Sander Pierron.*
Le peintre Louis Titz, *par Raoul Ruttiens.*
Cours primaire d'Histoire de l'Art, *par O. Van de Cassyne.*
Jules Destrée, *par Richard Dupierreux.*

A paraître :

Le sculpteur Paul Dubois, *par Arthur De Rudder,*
et nombre d'études sur les Musiciens, les Architectes, les Écrivains et les Hommes d'œuvres.

NOS ARTISTES

Rodolphe Strebelle

par

Georges MARLOW

Édition de "Savoir et Beauté"
Revue d'Art et d'Enseignement
1925

Il a été tiré 20 exemplaires
hors commerce, sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 20.

Rodolphe STREBELLE

IEN moins que le témoignage d'une personnalité, nous cherchons dans l'œuvre d'un peintre, l'illustration de nos exigences spirituelles.

Une toile s'ouvre devant nous comme un domaine enchanté prêt à nous livrer le site, le palais, la cathédrale ou le visage capable d'aimanter, au jour voulu, la foule impatiente de nos désirs.

Leur conjonction accomplie, nous éprouvons toutes les voluptés de la possession et à une gamme de sensations nouvelles, nous apparions comme autant d'harmoniques, ceux de nos thèmes intérieurs demeurés jusque-là sans écho.

Cet accord, faut-il le dire, ne s'opère qu'au contact de certaines œuvres et varie avec le degré de réceptivité de l'individu. Il s'infléchit même

à notre courbe de sensibilité et telle toile qui, lors d'une première rencontre, suscita nos enthousiasmes, subit au cours des années les restrictions et le contrôle de plus en plus agressifs de notre raison.

En perdit-elle un peu de son lustre, qu'elle garderait néanmoins à nos yeux le prestige d'un émouvant souvenir et fussions-nous devenus indifférents à son rayonnement, que nous ne pourrions, sans témérité, en nier la persistance et l'éclat.

Car comment nous fier aux injonctions d'une censure quand nous voyons cette censure s'accroître avec les défaillances de nos forces vives et nous rallier à ses rigueurs dès que, dans une maison déserte, nous pleurons la mort de nos lumières, de nos roses et de nos oiseaux ?

Il faut, pour comprendre une œuvre, ne pas abdiquer cette virginité d'esprit qui fait souvent des enfants de si excellents juges et marcher à la découverte de ses trésors, d'un pas délibéré de conquérant.

Sans doute un chef-d'œuvre résiste à tous les

contrôles — il n'a du reste été sacré chef-d'œuvre qu'à cause de cela — et quel que soit le miroir qui le reflète, il ne subit aucun dommage.

Mais encore, avant d'accepter comme prémices d'un dogme, la consécration des âges, est-il nécessaire de s'entendre sur la valeur du mot "chef-d'œuvre", de dépister l'arbitraire des hiérarchies concertées, de faire la part de l'automatisme dans la formation d'une opinion et de tenir compte du respect que nous éprouvons tous pour une tradition vénérable.

Un chef-d'œuvre ne demeure souvent tel que grâce aux louanges accumulées autour de lui et sa gloire enregistrée par les siècles s'impose d'elle-même au culte des générations.

Toutes l'admettent et la proclament sans songer à une revision possible de leur consentement, s'insurgent contre la réserve de leur esprit mal satisfait et, nanties d'une sensibilité faussée, perpétuent les ravages d'une erreur.

Nous traînons ainsi après nous le poids mort de quelques décrets tyranniques.

Vienne le jour où faisant table rase de nos servitudes, nous pénétrons dans une œuvre comme en un pays inexploré, aussitôt, régénérée par ce baptême, notre âme brise ses vieux liens et s'élance à la conquête de la terre nouvelle et des richesses qu'elle y pressent.

Certes, elle n'y apporte pas toujours une discipline ordonnée; sa joie l'aveugle et aussi l'allégresse de ses élans. Dans le moindre ruisseau elle voit luire l'or des pépites et sur la plus humble colline, l'inaccessible argent des glaciers.

Mais que lui importent ces défaillances éphémères, puisqu'au fond d'elle-même elle entend une voix qui l'encourage.

N'eût-elle, sur ce sol vierge, découvert qu'une rose, qu'elle oublierait pour les délices de cette vivante chair, les mille autres roses figées dans leur gloire au seuil d'illustres tombeaux.

*
* *

S'il est malaisé de dégager la part d'éternité dévolue à un peintre vivant, qui mieux que lui

Femme à la fenêtre. (Appartient à M. G- Marlow). R. STREBELLE.

Fleurs. R. STREBELLE.

La petite famille. (Appartient à Mme Féron). R. STREBELLE

La brodeuse. (Appartient à Mme Blanche Rousseau) R. STREBELLE

cependant, pourra ordonner nos directions et élucider nos idées?

Grâce à la ligne et à la couleur, il capte la

Illustration (pour une œuvre de Blanche Rousseau). R. STREBELLE.

fumée de nos songes, l'immobilise et lui assigne une forme que nous demanderions en vain à la littérature ou à la musique.

Comme Baudelaire découvrant dans les toiles

de Delacroix le fantôme de son démon caché, pourquoi ne trouverions-nous pas dans une œuvre contemporaine l'image de cette inquiétude qui, du plus humble au plus glorieux, nous hante et nous dévore et quelque lourd que soit notre esclavage esthétique, pourquoi nous interdirions-nous l'illusion de la liberté dont quelques audacieux s'efforcent de fixer pour nous les fragiles apparences?

L'enthousiasme qu'éveillent chez les jeunes gens de tous les temps, les plus folles tentatives, n'a pas d'autres racines et il n'y faut voir qu'une manifestation de cette perfectibilité indéfinie des hommes dont parlait Turgot.

Nombreux sont ceux auxquels s'accrochent nos espérances, rares ceux qui nous accueillent, soit qu'indifférents aux appels, ils détournent la tête, soit qu'inquiets des sentiers hasardeux où nous les entraînons, ils préfèrent aux risques de l'aventure, la sécurité des routes bien gardées.

Tant en Belgique qu'en France, les diverses écoles de peinture s'épuisent en revendications

contradictoires : quelques isolés cependant semblent s'être rendu compte de la détresse universelle.

Ils essayent de la traduire dans les ouvrages dociles à la fois aux soubresauts de la sensibilité moderne et à la rigueur de quelques antiques lois.

Pour eux, formes, couleurs et lignes, loin de s'éparpiller en stériles exercices, se fondent en une haletante symphonie et chacune de leurs œuvres dissimule, comme autant d'occultes interprètes, les signes d'un alphabet secret perceptible aux seuls yeux de l'esprit.

Rodolphe Strebelle est de ces artistes et bien qu'il atteigne à peine ce milieu de la vie où l'ombre allongée derrière nous exalte l'éclat de la lumière qui nous devance, il a déjà marqué du signe de la victoire plusieurs de ses ouvrages.

Dans l'étude qu'il consacrait en 1891 à Gauguin, G. Albert Aurier (Œuvres Posthumes, pages 215 et 216), résumait en quelques lignes les caractères de l'œuvre d'art :

" L'œuvre d'art, disait-il, sera :

" 1. *Idéiste*, puisque son idéal unique sera l'expression de l'idée ;

" 2. *Symboliste*, puisqu'elle exprimera cette idée par des formes ;

" 3. *Synthétique*, puisqu'elle écrira ces formes, ces lignes, selon un mode de compréhension générale ;

" 4. *Subjective*, puisque l'objet n'y sera jamais considéré en tant qu'objet, mais en tant que signe d'idée perçu par le sujet ;

" 5. C'est une conséquence : *Décorative*, car la peinture décorative proprement dite, telle que l'ont comprise les Égyptiens, très probablement les Grecs et les Primitifs, n'est rien autre chose qu'une manifestation d'art à la fois subjectif, synthétique, symboliste et idéiste."

Strebelle semble avoir instinctivement pressenti ces lois : initié dès son jeune âge à l'art décoratif, il était, il est vrai, mieux qu'aucun autre, armé pour les compremdre.

D'emblée on le voit s'attaquer aux synthèses,

dédaigner l'accessoire du chevalet et moins préoccupé de pittoresque que d'eurythmie, imposer dès ses premiers essais, au visage transitoire des êtres et des choses, le masque de l'éternel.

Ce n'est pas qu'il ignore la grâce de l'image et la séduction de l'anecdote bien contée : une imagination complaisante, un pinceau docile y suffisent. Quiconque les possède en pourra tirer honneurs et profits.

Mais Strebelle sait regarder au delà de lui-même et prend le parti de rompre avec de trop captieuses voix. Si elles suscitent parfois des miracles, elles conduisent plus souvent aux abîmes, rythmées qu'elles sont par nos indulgences et nos incertitudes.

A qui ne leur oppose pas sa volonté, elles infligent la narcose de cadences tôt tournées en refrains. Malheur à qui s'y complaît.

Fût-il le plus fier des hommes, l'artiste, sans victoire quotidienne sur soi-même, n'est que le virtuose de ses faiblesses.

Strebelle le sait : il dédaigne les faciles tro-

phées, rejette sans pitié le diamant trop aisément libéré de sa gangue et, rebelle à l'attrait d'une célébrité précoce, ne renonce à la solitude où jusqu'alors il a vécu, qu'à l'heure où il se sent maître de soi. En 1914 il a trente-quatre ans : un dessin rehaussé "Portrait de ma femme", d'une grâce nerveuse et hautaine, révèle son nom aux visiteurs du Salon triennal.

Mais la guerre survient qui interrompt ses recherches. Les exigences de la vie quotidienne le condamnent à des besognes disparates : sans délaisser ses pinceaux, il se consacre à des travaux de jardinage et de culture qui l'initient à des secrets imprévus. De l'atelier familier il se trouve brusquement projeté dans la campagne, qui le noie de ses fastes harmonieux.

A la lumière factice de l'atelier succède la caressante effusion des aubes et des crépuscules.

Il va pouvoir enfin feuilleter le dictionnaire de la nature et s'ouvrir un chemin à travers les obscures forêts de l'Univers.

Pour cette âme prédestinée l'heure serait sans égale, si aux délices de la découverte ne se

mêlait l'angoisse, sans cesse accrue, du danger quotidien.

Jamais les automnes n'ont été plus sanglants et à des avalanches de fleurs et de rires, les

printemps vont, durant quatre années, mêler les perles rouges d'une tragique rosée.

De l'amertume qu'il en ressent, Strebelle imprégnera mainte œuvre future et son allégresse en restera comme endolorie.

Cet amant de la couleur amortit les sonorités de sa palette, dissimule sa joie d'enfant sous le crêpe d'invisibles voiles et tempère la fougue de son credo d'une constante mélancolie.

Qu'il s'attarde devant un paysage, une nature morte ou une figure, il ne cède qu'à regret à leur attrait sensuel : ses fleurs évoquent le travail mystérieux de leurs racines, ses paysages, les conspirations de la lumière et de l'ombre et ses figures, l'inextricable réseau des pensées qui les assaillent.

La campagne uccloise, la mer du Nord, Belœil et Montreux, toutes étapes de son pèlerinage, se parent, en son honneur, de splendeurs inaccoutumées : les ciels balayés par les vents s'ouvrent à l'envol des nuages qui s'y échevèlent en écharpes de vapeur et de phosphore.

Sur l'innocence des champs plane la perpé-

Mère et enfant. R. STREBELLE.

Paysage d'hiver. (Appartient à Mme Blanche Rousseau). R. STREBELLE.

Dans les dunes. R. STREBELLE

tuelle menace d'un orage qui s'insinue en flammes d'argent parmi la quiétude des blés et la torpeur des marécages. Des sites familiers revêtent des aspects légendaires : tel coin de jardin se mue en féerique domaine, telle cabane en maison des sortilèges, tel nuage en étincelante caravelle.

Belœil rougeoie dans la pourpre amère de ses souvenirs et ses allées s'ouvrent à des cortèges d'ombres.

Parmi des éclairs et des palmes, d'illustres reflets se confrontent au mystère endeuillé des vasques.

Du château endormi descendent de grands escaliers d'or que jonchent des bouquets oubliés et, tendues vers d'invisibles mains, quelques roses, autour d'un balustre, achèvent de confondre leur agonie aux suprêmes lueurs du couchant.

A ces glorieux vestiges, Montreux oppose l'éternité de ses cîmes et la mer, son glauque infini. Qu'il apparaît dérisoire et charmant ce kiosque où s'attarda le peintre et qui brode d'une menue dentelle le flanc de la montagne! Comme

elle s'amenuise devant les rythmes conjugués des vagues et du ciel, cette foule bariolée que Strebelle fixe d'un preste pinceau!

Kiosque et foule ne sont là que pour exalter le vertige de deux infinis : pareils à de naïves images, ils illustrent un texte sublime : l'œil s'y arrête, leur sourit et les quitte pour embrasser l'immensité dont ils se croyaient les gardiens : ces sommets et ces flots, ces firmaments balafrés de nuées, voilà l'empire du peintre qui y retrouve, dans une synthèse de lignes et de couleurs, le sens même de son art.

Leur rythme, il le concilie, l'adapte et le confond à celui de la forme humaine et il n'est pas un de ses portraits ni un de ses groupes qui ne soit inscrit dans l'orbite de quelque élément.

Mais à l'encontre de ses paysages où tonnent les tumultes d'une tragédie intérieure, ses figures magnifient la joie d'une conscience apaisée. Comme aux haltes d'un dur voyage, il s'y baigne d'eau fraîche et de soleil : un cher visage, un sourire d'enfant concentrent son bonheur épars :

son âme s'y fige en caresses, son art en rappels des grands spectacles entrevus.

Touchant accord des êtres et des choses !

Cette femme, contemplant de sa fenêtre un parc enneigé, prolonge la mélancolie des fleurs qui se fanent non loin d'elle et ce groupe intitulé *Heure claire* emprunte au chant d'un violon sa suave eurythmie. D'innombrables complots allient ainsi aux héros du peintre une nature experte en surprises. Elle fait se jouer autour d'eux des lumières et des couleurs aussitôt suspendues aux arcs légers des gestes, si bien que de toutes les figures strebelliennes émane un double enchantement.

Serviteur des choses, ce magicien ingénu en est aussi le maître. Il les écoute, les confesse, leur restitue un rythme que lui dispute le hasard, ordonne leur lyrisme sans en abolir l'éclat, les plie à son instinct lui-même soumis aux règles de son intelligence et libère la parcelle d'absolu qu'emprisonnent leurs traits.

Par tout cela il honore la jeune peinture belge

et il semble bien que d'un tel artiste dont l'ascension continue, on soit en droit d'attendre les plus grandes choses.

Georges MARLOW.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

odolphe Strebelle est né à Tournai en 1880, d'une mère française et d'un père wallon issu d'une famille où s'étaient succédé une lignée de musiciens.

Il fut partagée de bonne heure entre son goût pour la peinture et un penchant non moins sensible pour la musique. Mais son précoce talent de peintre attira sur lui l'attention de Crespin, dont il suivait les cours du soir à l'Académie de Schaerbeek. C'est dans l'atelier de ce maître que Strebelle apprit son métier de décorateur. Et peut-être se serait-il

confiné longtemps dans cet art si une série ae maux d'oreille ne l'avaient obligé à prendre du repos. Il ouvre alors, avec un cama rade, un magasin d'objets d'art et d'accessoires de peintre, mais ce commerçant fantaisiste n'avait pas la bosse des affaires, aussi le voyons-nous bientôt abandonner boutique et associé pour se remettre à peindre et à dessiner.

A ce moment — en 1914 — il semble que la vie de Strebelle arrive à un tournant. Sa santé s'est améliorée, sa vocation s'affirme. Il expose pour la première fois au Salon triennal, se marie, voyage, pourrait se croire enfin au port si la guerre ne venait bouleverser ses projets. A la campagne où il s'est retiré avec sa femme et ses enfants, il lutte vaillamment contre une situation matérielle difficile, et la détresse morale envahissante. Il ne cesse ni de peindre ni de voir ses amis en même temps qu'il laboure son champ, cultive son jardin, pétrit lui-même son pain. Menacé d'être déporté, il échappe presque miraculeusement à

l'ennemi et voit enfin luire avec la victoire de nouvelles possibilités de travail.

Depuis 1918 Strebelle s'est installé dans une vieille et charmante maison de paysan, devenue par son ingéniosité la plus évocative retraite de l'art et de l'intimité. Derrière les hauts peupliers qui semblent la garder de la curiosité banale, cette paisible demeure, enveloppée de chants d'oiseaux et remplie de voix d'enfants, abrite la méditation et les recherches constantes d'une âme toujours en quête de perfection et d'un esprit tourné virilement vers les plus hauts problèmes que l'art propose aujourd'hui à ses adeptes.

Blanche ROUSSEAU.

QUELQUES CRITIQUES :

Le charme et la séduction de l'œuvre de Strebelle en prouvent, dès l'abord, les deux qualités essentielles : la sincérité et la puissance.

Sincérité : je veux dire que ces tableaux où l'on ne sent ni influence dominante ni système préconçu sont bien spontanément jaillis du cœur et de la vision de leur créateur. Certes, cette œuvre est de son temps par la sensibilité dont elle témoigne, et sa technique, enrichie par l'apport de tout le passé — jusqu'au plus proche. — Mais délaissant toutes les outrances, toutes les " attitudes ", elle est l'expression d'une âme sensible et fine, l'expression juste, complète, clarifiée par un métier très sûr : c'est pour cela qu'elle émeut, qu'elle conquiert et que le souvenir de ces toiles, de ces aquarelles, de ces dessins, reste en ma mémoire avec la même douceur séduisante que le souvenir de telle symphonie ou de tel chant.

Maternité (aquarelle). R. STREBELLE

Leerdam-Hollande. (Appartient à M. Famerie). R. STREBELLE.

Je me ferai mal comprendre, peut-être, en disant qu'il y a dans l'œuvre de Strebelle plus de nuances que de couleur. Nuance exprime mieux, il me semble, les harmonies sans rudesse, les teintes caressantes de ces toiles où dominent le bleu, le jaune clair et le vert pâli. Strebelle ne procède ordinairement point par contraste. Nul cri dans ses paysages ou ses sujets. Un chant plutôt, clair et mélancolique, d'une grande fraîcheur et d'une grande vérité.

Son interprétation du paysage décèle une vision rare et juste; nul raffinement de dessin; simplifié, synthétisé, réduit à l'essentiel, il prête à ces œuvres une allure décorative, rend plus apparent la mélodie nuancée que Strebelle entend exprimer. Cette maison toute simple et ces quelques arbres: ces quelques fleurs, ces fruits sur une nappe; est-il rien de plus banal, de moins recherché, de moins " mis en page " ? Mais le prestige d'un coloris délicieux, sans éclat et plein de grâce, dégage soudain toute la beauté poignante qu'un esprit d'artiste confère aux plus

humbles choses. Et nous sentons passer en nous, totale et telle qu'il l'a ressentie, l'émotion que le peintre a voulu traduire.

Cet art si riche de distinction, si finement mélancolique, d'une si pure douceur, Strebelle le doit, certes en partie à ses origines; mais à ce que la race a mis en lui de clarté et de mesure se joint, pour une large part, sa propre vision, la poésie prenante et nuancée de cet esprit délicat.

Les clichés qui illustrent ce fascicule ne peuvent rendre comme il le faudrait tout le charme de cette œuvre. Certes, on aimera leur harmonieuse ordonnance; on appréciera ce dessin souple et simple, peut-être y percevra-t-on la science et néanmoins l'apparence naïve dans la relativité des tons. La charmante invention de ce groupe d'enfants, sans doute en goûtera-t-on la grâce. Mais devinera-t-on l'exquise tache que font ces roses aux reflets mauves, aux mains de la fillette? Verra-t-on le soleil se jouant sur le verger, dans ce groupe familial aux adorables bambins? Verra-t-on ces verts, ces jaunes, ces

bleus, tout ce qui fait de ces tableaux des spectacles d'une saveur exquise et durable ?

Et par quels moyens variés ces impressions sont obtenues! Strebelle ne lèche ni ne parachève ses toiles. On retrouve à les regarder de près, toute sa fièvre créatrice, et l'on s'étonne de l'effet précis obtenu par des moyens si divers, employés d'ailleurs avec un discernement parfait. Une surface à peine frottée voisine, dans telle toile avec un coin brossé en pleine pâte, à côté d'un glacis. On devine toute une technique patiemment acquise, et n'aboutissant à rien d'académique, je veux dire de figé. Car ce qui surprend le plus dans ce labeur continu, c'est ce don de renouvellement perpétuel que possède Strebelle, évoluant sans cesse, créant une œuvre sans monotonie, qu'unifie seulement un même sens de mesure, de tact et de goût.

Je voudrais évoquer aussi ces délicieuses aquarelles si fraîches, aux verts bleutés si sonores, sans un faux accord, d'un art si personnel et si sûr. Je songe à ces impressions charmantes qu'il

a rapportées de Belœil, de ce parc merveilleux dont la beauté est si parente de son esprit. Mais que les mots sont donc incolores !

Les dessins qu'il a tracés pour ce numéro donneront heureusement un exemple complet d'une face de ce beau talent. Quelle science encore du noir et du blanc, quelle élégance dans ces bandeaux, ces culs-de-lampe, et dans ces illustrations si nobles de lignes ; quelle sobriété pure et distinguée.

Et que d'émotion renfermée dans ces traits si simples !

Vraiment en appliquant à toute cette œuvre, dès maintenant, le mot de maîtrise, je ne crois pas obéir à un enthousiasme mal étayé.

L'impression toujours plus profonde ressentie à chacune de mes visites à l'atelier de Strebelle me font voir en lui l'un des artistes les plus exquis de notre époque. Peut-être le reconnaîtrait-on déjà si, en Belgique, et plus spécialement à Bruxelles, la valeur reconnue d'un artiste ne dépendait, pour une grande part, de son âge, de

ses titres et des rubans dont on l'orne dès qu'il est gentil.

Arthur CANTILLON. (*La Nervie.*)

M. R. Strebelle a un talent fort sympathique. Il possède la science des couleurs et réussit à créer des harmonies neuves et fraîches. Au Cercle Artistique où il expose en ce moment, il a une grande composition, *Heure claire*, qui est une œuvre vraiment complète, aussi bien au point de vue de son ordonnance que de son coloris fin et distingué. Sa *Femme au bouquet* (noir, blanc, gris et rose), est un tableau de joie, de charme et de tendre intimité. La facture de M. Strebelle est large, solide, rapide, pas fatiguée. Cet artiste mérite l'attention et l'estime. On cite peut-être trop, à son propos, le nom de son ami Oleffe. M. Strebelle confesse avec simplicité et bonne foi l'admiration qu'il a pour cet ami, l'influence que celui-ci a exercée sur lui, mais il est certain qu'il cherche à se dégager, ses toiles nous l'affir-

ment, et surtout celle *Heure claire*, que nous avons déjà citée. M. Strebelle commence une évolution où sa personnalité va s'exprimer davantage ; dès lors, insister sur un rapprochement qui n'a pas toujours lieu d'être rappelé est peut-être un peu attristant pour l'artiste, juste au moment où il s'efforce de reconquérir pleinement l'originalité qui lui est propre (voyez le *Coucher du Soleil*, n° 20, la *Robe à carreaux*, etc.). On cite aussi, facilement, devant sa *Femme au bouquet*, l'*Olympia* de Manet. Qu'est-ce qui justifie plus ou moins cette évocation ? L'attitude de la femme étendue à demi sur un sopha, et surtout le bouquet rose dans son cornet de papier blanc.

Mais ce bouquet est très joliment peint ; si l'artiste l'a mis dans son tableau, c'est qu'il le jugeait utile à sa combinaison de couleurs et qu'il voulait souligner l'analogie avec le tableau du Louvre, — et si on ne le comprend pas, c'est dommage.

(*L'Horizon.*) M. DEVIGNE

L'influence d'Oleffe disparaît de plus en plus de l'œuvre de Strebelle, l'un de nos artistes les mieux doués.

Il faut louer ses mises en page toujours originales, son coloris harmonieux et inattendu, son métier varié, audacieux et simple, son dessin ample, parfois classique comme dans *Femme au bouquet* et, ce qui est rare chez nos peintres, son style qui le conduit à de sereines et heureuses pages décoratives où s'assemblent en jolies attitudes de jeunes femmes et des enfants ravissants, rêveurs ou malicieux. Strebelle se révèle l'un de nos plus charmants peintres de figures. Ses paysages différemment traités — l'un à la Matisse, un autre à la Guérin — tous lumineux et *Mer du Nord* empli d'air froid, ses aristocratiques natures mortes complètent cette exposition, l'une de nos meilleures.

(Le Thyrse.) Armand EGGERMONT.

POSADA
art - books
Rue de la Madeleine 29
1000 Brussels